

Rencontres : amitié

Pierre Gravel

Volume 8, numéro 1, automne 1997

Le Monde de Michel Serres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801063ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801063ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, P. (1997). Rencontres : amitié. *Horizons philosophiques*, 8(1), 129–133.
<https://doi.org/10.7202/801063ar>

RENCONTRES : AMITIÉ

J'ai rencontré Michel Serres pour la première fois le vingt-six février 1976. Michel était invité par le Programme de Littérature comparée de l'Université de Montréal alors dirigé par mon ami Timothy J. Reiss, qui dirige actuellement le Programme de Littérature comparée de l'Université de New York. Nous sommes toujours en contact et Tim dirige toujours des Programmes de Littérature comparée, il faut croire que ce genre d'activité l'intéresse, mais il le fait toujours avec la générosité qu'on lui connaît.

Michel avait été invité pour faire un séminaire qui porterait sur les rapports de la philosophie et de la littérature, il en a profité pour terminer devant nous ce très beau livre qu'est devenu *La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce*. Je n'avais lu de Michel que de très courts textes, fort brillants, parus principalement dans la revue *Critique*, des textes sur la communication, les réseaux, au moins deux sur Tintin, sur Bachelard, sur Michel Foucault, etc. tous repris dans la série des *Hermès*, et que j'avais présents à l'esprit, lorsque je me suis présenté à la séance d'ouverture, qui portait précisément sur une réflexion sur les rapports philosophie-littérature. Quelle joie pour moi, alors encore apprenti-philosophe et auteur de mon premier roman !

J'étais jeune alors, naïf, présomptueux et légèrement «fendant», comme on le dit au Québec. Michel avait fait une communication, en guise d'ouverture à son séminaire, dans laquelle il montrait qu'il n'y avait pas de différence essentielle entre philosophie (ou science) et littérature et que dans le texte de Lucrèce, le *De natura rerum*, ce que l'on avait pris et présenté comme de la poésie, comme si la «science» de l'époque, encore immature, pouvait être débordée par ces relents de mythologie qu'on appelle littérature, était de fait de la science ou de la philosophie comme les Romains pouvaient en pratiquer d'une part, et d'autre part, que cette science pouvait toujours nous concerner dans la partie la plus présente et la plus

actuelle de notre supposé savoir : en effet il est question de circulation de liquides en thermodynamique et en physique quantique. Les romains avaient des problèmes techniques reliés au transport de l'eau, d'où la construction de citernes, d'aqueducs, des interrogations sur la fonction et le contrôle des tourbillons, etc. nul doute que les principales métaphores de Lucrèce en tiraient parti. Après tout Descartes, plus près de nous, avait fondé toute une théorie du mouvement sur le tourbillon : comment en effet comprendre la possibilité du mouvement dans un univers plein? Descartes côtoyait Lucrèce sur une question de mécanique des fluides. Quelle joie! Et Tim alors de passer la parole pour des questions de l'auditoire, nous devons être une quinzaine. Évidemment, jeune, naïf et présomptueux, je l'ai déjà dit, j'y suis allé de trois questions, trois, dont l'intitulé m'échappe, qui tentaient de mettre en question ce rapport direct de la philosophie, ou de la science et de la littérature, mais du genre questions à boulets rouges et qui devaient tourner autour de Derrida, de la question de la déconstruction, alors à la mode, de Heidegger, de la spécificité possible de chacun de ces domaines, etc. Bien évidemment Michel a répondu et la séance fut levée. Michel devait être fatigué parce qu'il était arrivé de Paris la veille et que même dans les choses de l'esprit, comme on le dit, le décalage joue toujours.

Manque de pot pour moi, le lendemain soir, c'était à mon tour de prononcer une communication au Programme de Littérature comparée, invité que j'étais par Timothy J. Reiss. Communication qui était la première approche que je croyais devoir proposer sur les rapports philosophie-littérature tels que je les envisageais alors autour de la question de la tragédie : ce qui allait devenir mon premier livre de philosophie sur Sophocle. Manque de pot pour moi, disais-je, puisque deux minutes à peine avant le début de ma communication, Michel Serres est entré dans la salle et est venu s'asseoir devant moi, immédiatement devant, comme si tout avait été prévu à l'avance. Des amis m'ont dit m'avoir vu blanchir, pâlir ou blêmir ! Peut-être ! Mais les dés étaient jetés comme l'avait prononcé Jules César, et j'ai livré ma communication, à la suite de quoi, Tim, encore

lui, a demandé s'il y avait des questions. Bien évidemment, Michel a levé la main pour dire qu'il en avait une, une seulement, mais je devais l'apprendre tout aussitôt après, c'était une question à trois volets, une question à tiroirs en quelque sorte, une question à trois tiroirs: si vous dites ceci, c'est que vous présumez ceci, cela ou cela, si c'est ceci, c'est A , B, ou C, si vous soutenez B, c'est que... etc. Michel connaissait son Dumezil par cœur ! La question et les réponses ont bien duré une bonne heure, à la suite de quoi, il n'y eut pas d'autres questions. Heureusement ! Michel avait en effet déclaré que j'avais bien réussi l'examen ! Personne n'avait osé mettre sa parole en doute ou en question ! Un examen appelle l'unanimité des membres du jury!

Mais tout n'était pas terminé pour autant, puisque le lendemain, c'est-à-dire, le jeudi soir, je me suis à nouveau présenté au séminaire qu'avait commencé d'animer Michel Serres qui a tenu à prendre la parole pour revenir sur certains des éléments de la communication prononcée la veille, c'est-à-dire la mienne. La discussion a porté essentiellement sur le statut ontologique du concept grec de «mimésis» que l'on traduit encore malheureusement et malencontreusement par les notions d'imitation ou de représentation. La chose est importante puisqu'en ces deux notions, celles d'imitation et de représentation, se joue toute la question de la portée ontologique, ou du poids de sens, de l'art en général et de la littérature en particulier. En effet, ces deux notions présupposent qu'il y a quelque chose comme un réel donné, en chair et en os pourrait-on dire, un réel de référence, qui en vient à se redoubler ou se dupliquer dans l'élément de la présence. La statue ou le tableau peint ont moins de «réalité» que le supposé «réel» de référence, et à propos de la moindre œuvre, je pourrai toujours utiliser la conception traditionnelle de la vérité entendue comme adéquation, tout se passant comme si Sophocle ou Praxitèle avaient réellement vu les personnes dont ils nous ont présenté les puissantes figures ! Se joue aussi dans cette perspective la question non moins prégnante de savoir si l'art, la production artistique, n'est pas aussi productive, ouvrière de sens, décou-

vrante, que la production dite scientifique, ou épistémologique, comme l'aurait écrit Michel Foucault. Mais il demeure tout à fait «vrai» que je ne mangerai jamais les magnifiques pommes peintes par Cézanne pas plus que je pourrai me baigner nu entouré des nénuphars peints par Manet qui sont pourtant d'une puissante suggestion. Le nénuphar *c'est* Manet, tout comme la Sainte-Victoire *est* Cézanne. C'est l'œuvre d'art qui me donne un puissant accès à ce que l'on considère comme du réel, le jeu de cet accès se nomme «mimésis», même si cela est rigoureusement anti-platonicien, je veux dire le Platon de la *République* et celui du *Sophiste*.

Mais ce n'est pas tout puisqu'en revenant à la maison ce soir-là, je me suis empressé, comme je le faisais toujours, de reprendre les notes que j'avais prises et de les comparer avec le texte de ma conférence. Un processus d'écriture s'était ainsi enclenché grâce à la provocation des questions de Michel Serres et il se terminera par la production du livre sur Sophocle. D'une conférence, du texte écrit d'une conférence, un livre. Je le lui dois, d'où la dédicace mise *in fine* au commencement du livre. Ce genre de phénomène où la production d'un livre procède de questions posées est plutôt rare, je tenais à le souligner pour remercier Michel à nouveau.

Depuis, nous ne nous sommes pour ainsi dire pas quittés et avons noué une amitié qui dure depuis plus de vingt ans, j'ai même participé à l'un de ses anniversaires de naissance, je n'ose dire lequel, de même l'ai-je invité en philosophie à l'Université de Montréal, où il nous a donné ce qui allait donner *Le livre des fondations*, sur l'histoire de Rome, ses antécédents mythiques, etc. C'est très beau, me semble-t-il, une telle rencontre, et une telle qualité de rencontre, pour ces hauts lieux de paranoïa institutionnelle et de mesquine jalousie que sont souvent et malheureusement les milieux universitaires. Il y a de ces gens qui savent, ou le prétendent, Michel jamais, il interroge ou interpelle, et écoute toujours pour la suite du monde... à venir. Ces six semaines de séminaire furent pour moi une pure joie, une joie inventive, un plaisir, celui qui procède du commence-

ment de l'écriture, l'esthétique précède et peut donner lieu à ce qui finira par devenir peut-être ce qui s'appellera savoir, si l'on sait aussi écouter, même si apparemment, cela va contre, tout contre des positions avancées.

Pierre Gravel
Université de Montréal